

Le lotissement

Ce travail de lotissement, de parcellement, fut donc très long et donner, ainsi qu'il a été dit, par voie de tirage au sort, ce qui était logique.¹

Naturellement il y eut des colons mieux ou plus mal partagé que d'autres, sous le rapport de la situation et de la qualité des terres. Comme aussi sur le travaille de défrichement.

Il y eut trois zones pour chacuns. La première toute prôche de la colonie, fut pour y créer des jardins légumiers et fruitiers composés d'environs 15 à 20 âres – l'are est de dix mètres carrées.²

La 2^{ème} zône comprit 2 hectares, soit 100 mètres de larges sur 200 de longueurs, assez prôche.

La 3^{ème} zone la plus éloigné de la colonie comprit huit a dix hectares – soit 100 metre de larges, sur 800 a 1000 mètres de longueurs.³

Soit en tout 10 a 12 hectares, plus les jardins et parcelles inutilisées.⁴

Tout ce lotissement fut fait symétriquement en lignes droite en longueur, ou en travers de même, de desservies tous par des routes séparant les terres, aussi en long et en travers de sorte que chacun aient ses libres entrés et sorties sans quil soit nécessaire de passer chez le voisin.

Une route ou des terres libres formaient la limite avec les terres des colonies voisines.

Le déchet ou parcelle de terres non loties furent tirées au sort, ce qui favorisa quelques colons. Nous eumes ainsi un petit mamelon attendant a nôtre jardin, de près d'un hectare, mais tellement pierreux qu'à cette époque il ne possédait aucune valeur autre que d'en tirer des pierres – ce qui est déjà quelques chose.

Ayant défriché une longue bande de ce terrain, je ne pouvais le labourer, la charrue sautant a droite ou a gauche ou glissant sur une pierre ne labourant rien du tout.

Les premiers défrichements

Il a été dit que ces terrains étaient excessivement boisée de buissons de toutes sortes et en effet, par endroits tous se touchaient.

Aussi une fois en possession de ses terres, quand un colon arrivait sur place, et quil considérait cette longue étendue de broussaille à couper et a défricher, il y avait de quoi décourager des irrésolues ; il est de faite que parfois on n'en faisait pas large dans une journée, et avant que de rien semmer, de rien récolter, c'est par là quil fallait commencer a défricher d'abord.

Mais quand un colon arrivait ainsi au pied du mur, comme on dit, et qu'il considerait ce travail immense pour lui seul, il avait cette intuition, que jamais il n'y arriverait.

¹ Le tirage au sort semble avoir été appliqué aux lots de maison et de jardin, mais non aux lots de culture : sinon les quatre colons Rabisse ,par exemple, n'auraient pas bénéficié de trois grands lots annexes entre la route de Saint-Cloud et la partie sud-est d'Assi-Ben-Okba.

² Il veut dire dix mètres par dix, en carré.

³ En fait, pas plus de 600m. Dans la plupart des cas le colon recevait deux lots plus petits en zone 3, pour éviter les grandes différences de qualité des sols, qu'on soupçonnait sans les connaître encore. (Cf. Annexe F. et croquis, *Fleurus en Oranie*, p.. 222.)

⁴ Cf. détails dans *Fleurus en Oranie*, pp. 59-62 et croquis p. 63.

Aussi parfois après avoir exploré son terrain en tous sens il revenait chez lui découragé. Le lendemain il en était a peu près de même. Ayant travaillé quelques heures et voyant le peu de travail accompli, il secouait la tête et partait.

Il fallut avisée, faire quelque chose, encourager, exécuter un commencement. Et voici ce qu'on décida d'accord avec le capitaine qui comprit que là était le point de départ fructueux et possible.

Il fut convenu et entendu dans une assemblée de tous les colons, que chaque matin a tel heure au son du clairon, on se réuniraient a telle place, et que tous partiraient défricher ensemble toute la journée un hectare de terrain a l'un d'entre eux designé par le tirage au sort.

Ainsi fut fait, et chaque jour tous en famille se mettaient au travail joyeux, avec entrain.

Et c'est ainsi que bientôt tous eurent un hectare prêt a cultiver, succès inespéré. Aussi le commandant heureux lui aussi du résultat proposa de continuer ce travail en famille pour un second hectare, qu'il y aiderait en mettant une compagnie de militaires avec eux, ce qui fut accepté d'emblée avec joie.

Ce fut donc ainsi grâce a cette entente magnifique de socialité que cette centaine de braves tombèrent près d'un hectare par jours. En peu de temps on eut donc deux hectares chacuns, une belle trouée dans la plaine. Le but était atteint.

Après cela chacun se mit courageusement au travail assidu, chez lui, et pour lui. Quand ce travail en famille prit fin et que tous les colons eurent autant de terrain prêt a mettre en culture, ce fut grand jour de fête pour tous.

Pendant ce temps, les soldats du génie travaillaient. D'abord ils entourèrent leur parc de murailles et construisirent une habitation pour le garde ou sergent, et un poste de permanence⁵, puis continuèrent le forage des deux puits, et entreprirent de faire les maisons des colons.

Déjà par ordre du capitaine, il avait été fait des modifications urgentes.

Par exemple, on ne pouvait laisser les ménagères continuellement faire leurs cuisines exposées a toutes les intempéries de toutes sortes.

A l'extrémité de chaque baraquement, il fut construit un abri a jour, sorte de hangar couvert en planches ayant des foyers en briques espacés les uns des autres, où les ménagères purent en tous temps et à l'abri préparer les repas.

Il était encore une autre question hygiénique a laquelle on n'avait pas songé, mais qui pourtant était d'une grande importance pour une agglomération de civiles comprenant des femmes et des jeunes filles : ici il n'y avait point de comparaison avec un bataillon de militaires.

Il fallut même y attacher une certaine importance, cela fut fait, mieux vaut tard que jamais. Alors on était encore loin du tout a l'égout.

Le changement de climat, d'eau, de nourriture et de commodité, de manière de vivre, produisit bientôt ces effets. Il y eut des malades plus ou moins atteints gravement. Des attaques de fièvres, des dysenteries et autres. Ceci était immanquable, et a prévoir.

Mais on fut soigné avec dévouement par les médecins militaires pendant les trois années du régime.⁶ Seulement il se comprend que les médicaments étaient très restreints, et laissaient a désirer.

Nous eûmes heureusement bientôt une variante, ce qui enrava certaines maladies.

Cette année nous vint des arabes, qui s'enhardirent, car les premiers jours on n'en voyait pas, ou peu.

⁵ aussi la maison du capitaine [ajout en note par Gustave].

⁶ Le régime militaire absolu dura de l'arrivée en novembre 1848 jusqu'au 1^{er} juillet 1852. A partir de cette date un maire civil (Félix Lebrasseur père) fut nommé par l'armée pour reprendre certaines responsabilités. Le premier maire élu (Alexandre Lesueur) ne le fut, par un Conseil municipal élu, qu'en janvier 1865.

Petit a petit ils vinrent, et nous offrirent des œufs, des poulets, du lait, aussi du gibier qui est très commun, le tout pas cher.

Donc celui des colons qui avait un peu d'argent pu désormais se donner quelques douceurs.

On paya 12 œufs 30 centimes, 1 poulet 1F, une perdrix 50ct, un garenne 60c, ou 1 franc, un agneau ou un chevreau vivant 1F50, etc.⁷

Nous fimes bientôt la connaissance d'un arabe qui venait nous voir chaque jour et nous offrait toujours du nouveau a acheter.

Il se nommait abdallah, c'était un grand et beau garçon type arabe, habitant la tribu d'en face, au fond de la plaine dans la brousse.⁸

Nôtre nombreuse famille lui plaisait, lui même nous plut par sa franchise, relative.⁹ Il s'accommodait de suite du prix que nous lui offrions pour les choses qu'il apportaient.

Ce fut bientôt presque un ami, et jamais d'ailleurs nous n'eumes a nous plaindre de lui, il nous donna de bons conseils a suivre, nous mettant en gardes contre certain de ses congénères, qui tous sont a peu d'exception de fameux carotiers ; mot en usage la-bas.

De faite en général, tous les arabes sont des tires-sous, avec eux il faut marchander a outrance, ils se font une gloire de tromper, de rouler le Roumi.

Abdallah nous vendis des poules, des coqs, des chèvres, moutons, nous lui achetames plus tard un âne qui nous rendit beaucoup de services, ainsi qu'à nos voisins auxquels nous le prêtions pour faire de petits transports.

Il nous donna plusieurs jeunes chiens pour nous garder. Ces chiens sont de bonne gardes, mais aboieyeurs impitoyables.

Il nous arrivas souvant le dimanche de partir, toute la famille, et cela sur son invitation, rendre visite a abdallah dans sa tribu. Sous sa tente, large abrit en epaisse toile en poils de chaux, sorte de tissu très fort, imperméable, tissu fabriquer par les arabes eux mêmes, très résistant et serré.

Toutes les tentes d'une tribu sont poser en un grand cercle et se touchent presque ne laissant qu'un étroit passage pour la sortie et la rentrer des roupeaux, qui tous sont parquer la nuit dans ce cercle. Les petits intervals sont fermés par des paquets d'épines.

Toutes ces bêtes sont là péle-mêle ; tous soient bœufs, ânes, chèvres, moutons, mulets et même chevaux vont paître hivers ou été au dehors. Ces animeaux sont forcément très sobres, ne buvant pas tous les jours, et ne mangeant que ce qu'ils trouvent.

Aussi sont-ils rarement gras, surtout en été.

Chaque fois nous emportâmes une bonne provision de café en poudre et du sucre. Nôtre arrivée était signalé par le vacarme des chiens nombreux qui gardent la tribu. Il n'est pas pire braillards que cette espèce, ils sont avec cela méchants et hargneux. D'ailleurs ce sont eux qui ont charge de garder la tribu de

⁷ 1 franc (1850) est à peu près l'équivalent, en pouvoir d'achat, de 5 euros (2016).

⁸ Il s'agit d'Abdallah Ben Abed Halhal, qui s'est rapproché du village vers 1870 et a été nommé en 1893 chef de douar, sur recommandation du maire d'alors, Pierre Rabisse, frère aîné de Gustave. Il y avait alors (depuis environ 1870) une quinzaine de familles indigènes sédentarisées sur l'escarpement en haut du village. Le chef de douar était une sorte d'adjoint au maire pour les affaires indigènes.

⁹ Les Rabisse, s'ils se présentent en grande famille, sont 12 avant le choléra de 1849 (Nicolas Augustin et son épouse, leur fille, cinq de leurs fils, trois belles-filles et un petit-fils), 9 après. Les indigènes ont dû reconnaître une structure semblable en taille à leurs propres unités familiales, comportant typiquement un homme, une ou deux épouses, et une généreuse demi-douzaine d'enfants et d'aïeux. D'ailleurs le patriarche (Nicolas Augustin Rabisse) a six fils, détail engendrant le respect d'un Méditerranéen comme Abdallah.

jour et de nuit, nul ne pouvant y pénétrer sans le secours des indigènes qui les chassent à grand renfort de coups de matraques.¹⁰

Ces chiens sont forts pour vous mordre les jambes en sournois, se sauver pour revenir, pour revenir toujours sans arrêts.

Il y a de nombreux chiens comme cela tout autour de la tribu, on n'en connaît pas le nombre.

Seules les hyènes se chargent de temps à autre d'en éclaircir les rangs.

Les arabes ont aussi de beaux et grands lévriers, qui ont vite fait de prendre un lièvre à la course, en plaine, et qui ne craignent de poursuivre et de donner la chasse à la hyène, quand ils sont avec leurs maîtres, à cheval. Ils servent aussi pour la poursuite aux sangliers et aux gazelles.

Notre arrivée méttait toute la tribu en révolution. Il est de fait que jamais jusqu'à lors ces gens nomades à moitié sauvage n'avaient eu pareille visite, c'était un événement.

Notre hôte nous protégeant des chiens, et aidant par d'autres arabes ses voisins, nous faisaient entrer et asseoir sous sa tente, sur des nattes de palmiers, car l'arabe de la tribu ne possède aucun ameublement, tout y est ou y étaient à cette époque encore aussi primitif qu'il y a mille ans.

Abdallah ne cacha pas de nous dire que jamais une femme française n'avait pénétré dans la tribu, à peine quelques hommes, et plutôt des officiers.

Notre hôte possédait trois femmes. La moins âgée pouvait avoir 15 à 16 ans, plus une petite fille de six ans qu'il venait depuis peu d'acheter dans sa tribu, pour 2 douros et deux moutons.¹¹

C'était d'ailleurs à cette époque l'habitude. Les parents vendaient leurs fillettes, ou les échangeaient contre des animaux quelconques et cela le plus possible.

Parmi ces gens, la jalousie est presque inconnue.

Ses trois femmes étaient assez jolies, ainsi que la petite, dans leur genre.

Curieuse comme toutes les filles d'éve, de quel pays qu'elles appartiennent, elles n'avaient pas assez d'yeux pour détailler la toilette des visiteuses blanches, leurs coiffures, leurs chaussures, les vêtements. Il fallait qu'elles touchassent à tout et cela en poussant des exclamations de surprise à n'en plus finir.

Sur un ordre d'abdallah, ses deux plus jeunes femmes prirent une seille de bois dans laquelle elles versèrent un peu d'eau, contenue dans une peau de bouc, seul récipient servant à cet usage dans les tribus de la contrée, et elles se lavèrent les mains, prirent une autre seille dans laquelle elles mirent de la grosse farine contenue aussi dans une peau, puis du lait, et entreprirent un pétrissage afin de nous confectionner des galettes, qui se cuisent sur des cendres chaudes dehors.

Quand ces sortes de galettes sont cuites, à peu près ou arrivent à point, elles sont remises dans la seille et sont arrosées de miel pur, liquide. On les mange ainsi.

Mais en ma qualité de gamin, je les trouvais très bonnes, grâce au miel.

Pendant ce temps l'autre femme, la vraie épouse, car les arabes épousent toujours une première femme¹² – ce qui donne lieu à des fêtes, *diffas*¹³ et *fantazias*, – nous préparait le *caoua* (café) à la mode arabe, ces gens ne possédant pas de filtres.

Le café n'en est pas plus mauvais, n'y a-t-il rien de mieux pour cela, ce n'est qu'une habitude. On mangeait et on buvait donc le café en amis, le cheik de la tribu y était toujours invité, ce qui était pour nous un honneur et en même temps une garantie, une sécurité.

¹⁰ Baton (note de Gustave).

¹¹ Le *duro* (prononcé *douro*) était la monnaie espagnole (de *peseta duro*, peseta en bon métal) qui servait au commerce autour de la Méditerranée occidentale, notamment près de ports comme Oran, Arzew et Mostaganem. Il continua d'avoir cours officiellement en Oranie jusqu'à la fin du siècle. Il s'échangeait à deux *duros* (=10 pesetas) pour un franc.

¹² C'est à dire que la première femme a par la suite autorité sur les autres.

¹³ *Diffa* – une réception généreuse. Mot arabe passé dans le français d'Afrique du nord.

Les femmes arabes sont très coquettes a leurs manières. Elles se noircissent les bords des paupières, les cils, se rougissent les ongles des mains, mêmes des pieds, étant toujours pieds nues, ainsi d'ailleurs que les arabes.

Elles sont toutes tatouées, principalement aux membres, et au milieu du front, au menton, de dessins assez correctes aussi sur les joues, sur le dessus des mains et l'avant-bras, le bas des jambes ou elles portent des amulettes ainsi qu'aux bras, soit en argent ou autre métal.

Elles s'acroches des pièces de monnaies en argent ou encor aux lobes des oreilles, cela assez lourdement pour y pratiquer une large fente.

Ces femmes, mariés de trop bonne heure ou plutot trop jeunes, se fâne jeunes. A vint ans elles paraissent parfois quarante. Quand elles sont jeunes femmes ou filles, elles se voile la face ne laissant place au passage du regard qu'a un œil, plut-tot fort noir. Étant mères elles portent leurs enfants sur les reins, sur le dos, maintenues dans une sorte de large étoffe de coton blanc formant ceinture. Elles vont, viennent, travaillent ainsi ayant toujours l'enfant maintenu sur le dos. Aussi prennent-elles jeunes une mauvaise allueze de marche jettér en avant du haut, et du bas, en arrière.

Quand au petit arabicot ainsi porter, il prend sa nourriture sans guère changer de place, la femme arâbe, ou nègresse, étant conformer pour cela.

Quand aux vêtements des femmes des tribus, ils paraissent asser simples, en comparaisons des costumens compliqués des francaises ou européennes. Elles paraissent ne possédés qu'une longue pièce de cotonnade blanche, quand elle est blanche, dans la quelle elles s'enroulent d'une manière a elles connues, mais qui la couvre entierement, même la tête, sauf les jambes. Elles cachent aussi leurs cheveux qui sont généralement noirs.

Il était rare que lors de nôtre départ de la tribu, nous n'emportâmes quelques achats, soit des œufs, ou des poulets vivants, et même du beurre. Mais quel beurre.

Fait de crème du lait de chèvres ou de moutons, rempli de poils, et fait en plusieurs fois, ayant des couches blanches et jaunes superposées. Mais surtout ayant un gout fort, trop prononcée, en résumér mauvais, immangeable. Aussi n'en achetâmes nous qu'une fois.

Le long de nos baraquements, chacuns s'étaient ingéniés a construire de petits gourbis, soit en pierres sèches, en roseaux du pays, très commun, ou en fagots, pour y loger des poulets ou des chèvres. Mais il fallait y veiller, bien les enfermer. Et encore, malgré les sentinelles poster aux alentours, il disparaissait chaques nuits quelques animeaux.

Entre temps on fit encor des distributions d'outils, cela au fur et a mesure qu'ils etaient expédiér d'oran.

On distribua aussi des effets de soldats, telque vestes, tuniques, capotes, képis, pantalons rouges et gris, aussi des souliers godillots tout neufs. Ceci etait urgent, et presque tous les colons même des femmes portèrent, ou plutot furent porter par cette chaussure qui fut la bien venue, quoi que mal commode. On se confectionna des habillements avec les capotes. J'eus moimême un vêtement complet de ce drap, excellent l'hiver.

J'ai vus des femmes et des jeunes filles se confectiionner des jupes avec des couvertures. Sur ces dit jupons on pouvait lire en toutes lettres (Campement militaire) tissé dans l'étoffe. Mais situation oblige, honni soit qui mal y pense.

D'ailleurs on ne pensait guère a la coquetterie, néessité avant tout. Car jusqu'à la, on ne pouvait guère se procurer de ressources, n'ayant aucuns moyen de transport, ni mettre de terrain en culture puisse qu'on ne

possédaient aucun animal de trait.¹⁴ Il fallut attendre la construction de la colonie afin de pouvoir loger son cheptel à venir.

¹⁴ Un bœuf et un joug étaient prévus par colon. Ils ne commencèrent pas à arriver avant le printemps 1849 à raison de un pour deux. En octobre 1849 il y en avait 16 à Fleurus (pour une cinquantaine de colons). Fin 1850, à peu près tout le monde était servi. Gustave pense ici aux tout premiers mois.